

pagation de son espèce, qu'il ait au moins deux ans. Il peut continuer cette fonction avec succès pendant sept à huit ans. S'il ne couvre que de deux jours l'un, depuis le commencement d'avril jusqu'à la mi-juillet, il est en état de couvrir plus de trente vaches, sans être épuisé, pourvu qu'il ait de bons pâturages, et que, pour le mettre en rut et augmenter sa vigueur, on lui donne de temps en temps, de l'orge, de la vesce et de l'avoine. On lui frotte quelquefois le muflle, afin que son amour et sa vivacité se réveillent par l'odorat.

Un usage extrêmement abusif, c'est de conduire les genisses au taureau, aussitôt qu'on aperçoit qu'elles sont en chaleur. Il vaut mieux attendre deux ans pour celles que l'on destine à devenir vaches laitières. Ce serait encore trop tôt, pour les vaches qui doivent fournir de bons élèves de race. Les vaches ne valent plus rien passé dix ans. On connaît leur âge par le nombre de neuds ou cerceles qui se forment aux cornes ; il s'en fait un chaque année. Depuis trois jusqu'à neuf ans, la vache est dans sa force ; elle vit à peu près vingt ans.

Savon Economique.—Recueillez, avant le temps de la semence, les chardons, orties, fougères et autres plantes qui infestent ordinairement les bords des grandes routes et des haies, et les brûlez en larges tas par degrés, jusqu'à ce que tout soit consumé ; gardez-en soigneusement les cendres dans une place sèche et préparée pour faire les sels détersifs, dont on a besoin dans la confection d'un remplacement de savon.

Les matériaux requis et les ustensiles doivent être préparés ; ils sont en petit nombre ; ils consistent 1o. en un petit tonneau de bois blanc, de neuf pouces de large sur autant de haut. Ce barril doit être percé près de son milieu : il sert à mélanger les sels détersifs : s'il était fait en chêne, il les colorerait.

2o. Un petit bassin de cuivre avec un fond rond, d'un pied de diamètre et de sept à huit pouces de profondeur, ou, si l'on ne peut se le procurer, un pot de fer ou de terre vernissée qui puisse bien résister au feu, peut servir. Ce vaisseau est disposé pour faire bouillir le mélange.

3o. Enfin, il faut, pour cette petite manufacture, un écumoire, une spatule de bois blanc, et deux poëlons de terre.

Les matériaux nécessaires sont d'abord quelques bonnes cendres, deuxièmement de la chaux, et troisièmement de l'huile, du suif, ou de la graisse de cuisine.

Alors prenez trois livres de cendres et une livre de chaux ; mouillez d'abord légèrement la chaux avec une petite quantité d'eau pour l'éteindre ; et après qu'elle est entièrement dissoute, et qu'elle tombe en petites parcelles, mêlez-la avec la cendre, et mettez ce mélange dans le petit tonneau, en ayant préalablement tendu une pièce de canevas au fond ; fermez soigneusement le trou au fond du tonneau ; après quoi, versez

sur les matériaux une quantité d'eau suffisante pour bien imbiber le mélange et l'élever dans le vaisseau à la hauteur d'environ trois travers de doigt : brassez bien le tout avec un bâton ; laissez reposer pendant quelques heures, et ouvrez pour laissez couler l'eau saline. Remettez de la nouvelle eau dans le tonneau, remuez bien les matériaux avec un bâton, et tirez la seconde dissolution lixivielle, qui est aussi gardée séparément. On obtient le troisième extrait de sels détersifs de la même manière, en versant de nouvelle eau sur le reste des cendres. Prenez une égale quantité de la première dissolution et de graisse de cuisine, suif ou huile ; mêlez les ensemble dans votre petit bassin de cuivre sur un feu doux, jusqu'à ce qu'ils soient bien incorporés ; opération que vous faciliterez et accélérerez en les remuant constamment avec la spatule. Quand l'extrait des sels et la graisse sont bien unis, vous pouvez ajouter plus ou moins de votre dissolution lixivielle de seconde qualité, et les tenir en digestion pendant quelque temps, à une chaleur douce, jusqu'à ce que le mélange soit complété, en ayant soin de le bien remuer pendant tout le temps ; versez-le ensuite dans vos vases de terre, pour l'y faire refroidir et le garder pour l'usage.

LE CLUB DE SMITHFIELD.

Entre les choses nouvelles qui ont paru pour la première fois, cette année, à notre exposition de Noël, le moulin à lin, ou la machine à broyer et sérancer le lin, propriété de Samuel Lawton et fils, ingénieurs, machinistes, etc., de Leeds, est un des échantillons les plus simples, les plus parfaits et les plus imposants du génie mécanique, qui aient jamais paru à l'une quelconque de nos précédentes expositions de Noël, et il y a à dire de plus, que son apparition au temps même où ses services sont grandement nécessaires, comme présentement, en double la valeur.

Jusqu'à dernièrement, il a existé un préjugé enraciné contre la culture du lin, tellement, qu'on insérait dans presque tous les baux à ferme des clauses pour en défendre strictement la culture ; mais en conséquence du progrès de la chimie et de la géologie, de l'usage des engrais artificiels, et d'une connaissance plus parfaite de la production des récoltes, ces préjugés ont cédé la place au désir de s'instruire du mode d'après lequel cette plante devait être cultivée et traitée. Ce changement a eu lieu non-seulement en considération de la fibre et de la filasse, mais encore de la graine pour la nourriture du bétail. En conséquence des fortes objections qui s'étaient élevées contre le lin, et qui avaient longtemps duré, un grand nombre de fermiers ignorent entièrement la manière de le cultiver ; et ceux, en petit nombre, qui l'ont vu croître, dans leur jeunesse, n'ont conservé qu'une faible idée des méthodes surannées d'alors ; de sorte qu'il est difficile de dire laquelle des deux parties a le

plus à apprendre. Nous avons rencontré dernièrement, par exemple, deux particuliers anxieux de cultiver le lin, particulièrement pour la tige. Notre ancien ami avait cultivé le lin sur un plan étendu, il y a quarante ans, mais non pour les tiges, et connaissant parfaitement l'attention particulière et constante que la plante exige, dans tous les degrés de sa croissance, depuis la semence jusqu'à l'envoi au moulin à broyer, il craignait de laisser mûrir la graine, de peur que la fibre ne fût perdue ou gâtée, et qu'on ne se moquât de lui. Notre jeune ami, de l'autre côté, ne connaissait pas par expérience le mode de traitement qu'exigeait le lin, mais étant un homme de science assez éminent, il réussit à en produire une légère récolte de la plus fine qualité, et à recueillir une bonne quantité de tiges. Mais il ne put séparer le lin de la paille, dont la longueur l'étonna ; enfin, quoique persuadé que la qualité faisait plus que compenser la quantité, il ne connut ni l'une ni l'autre, en les voyant, et se hâta de conclure, en conséquence, que sa récolte ne le dédommagerait pas de ce qu'elle lui avait coûté, et lorsqu'il la vit, il se détermina à l'employer comme litière dans ses étables ou bergeries, quoiqu'elle valût £20 l'arpent. Nos provinces [le nord de l'Irlande étant à peu près la seule exception] offrent une infinité d'exemples de cette sorte, dont un grand nombre viennent annuellement à notre connaissance ; et M. M. Dawson mentionnent qu'il leur a été offert dernièrement de grandes quantités de lin, à des prix qui ne diffèrent que d'une petite fraction de ceux du marché. De là l'importance qu'il soit donné plus d'attention à cette branche d'agriculture, et à l'apparition opportune ainsi qu'à la valeur de la machine dont nous parlons.

Après que le lin a été roui, il exige trois opérations ; il doit être broyé, battu et sérancé, comme le savent nos lecteurs, avant d'être prêt à être filé. La dernière, celle de sérancer, est depuis longtemps une branche de travail par elle-même ; mais les deux premières, quoique faites séparément, vont ensemble généralement, quoique ce ne soit pas toujours le cas, une des opérations étant faite par un individu, et l'autre, par un autre. Les deux opérations se font grossièrement, une grande quantité de fine filasse étant brisée en étoupe, ou déchet, tandis que tout est détérioré quant à la qualité. Cette perte provient de ce que le lin est brisé par une série de coups à percussion rapide entre deux instrumens longs et aigus, en quantité considérable, généralement au nombre de trois ou quatre avant que le lin ait changé de position. Il est alors pris par poignées, l'ouvrier tenant un des bouts ferme et laissant tomber l'autre sur le bord d'une ouverture pratiquée sur les bras du séranc, se mouvant horizontalement, lequel sépare le lin ou la fibre du bois ou de la partie ligneuse de la plante, cette dernière partie étant généralement appelée la paille et la première le lin. À mesure que les poignées